

Une affinité véritable de Saul Bellow Martin Amis

Extrait de [Guerre au cliché : essais et critiques \(1971-2000\)](#)

[The War against Cliché, 2001] de Martin AMIS, trad. Frédéric Maurin, Gallimard, 2007

Les romanciers ne vieillissent pas aussi vite que les philosophes, lesquels sont souvent atteints de sénilité professionnelle avant leur trentième anniversaire. Mais ils ne vieillissent pas aussi lentement que les poètes, dont certains (comme Yeats) continuent à chanter, et plus haut chantent à chaque trou de leur mortelle défroque¹². Les romanciers sont des marchands d'énergie, des rémouleurs, des fonctionnaires dont la carrière en courbe suit la trajectoire de l'entreprise humaine ordinaire. Ils se bonifient à trente ans et culminent à cinquante (le « canon littéraire » est très largement dominé par l'œuvre d'hommes et de femmes dans la fleur de l'âge) ; à soixante-dix ans, ils sont prêts à être catapultés en haut lieu. Combien d'entre eux ont réussi à traverser, à dépasser une huitième décennie ? Dans **Une affinité véritable**, Saul Bellow forge une expression liée à ce type de spéculation : « l'arithmétique du cimetière ». Ce nouveau livre confirme également qu'à quatre-vingt-deux ans il résiste devant la loi du temps.

Peut-être même est-ce la deuxième fois. Il y a quinze ans, je pensais que le Bellow de la maturité, en tant que phase, avait commencé avec **L'hiver du doyen**. Les grandes visions explosives de l'auteur à son zénith (**Les aventures d'Augie March**, **Herzog**, **Le don de Humboldt**) semblaient s'être aplaties et resserrées dans un talent plus hivernal ; l'air s'était raréfié, mais il avait aussi gagné en limpidité, en froideur, en mordant. Puis vinrent les nouvelles de **La journée s'est-elle bien passée ?**, avec leur humour caustique de bout en bout et leur justesse à toute épreuve. Ensuite parut **Le cœur à bout de souffle**, qui fait aujourd'hui figure d'une autre œuvre de transition, comme si la volubilité épique du passé tentait une ultime incursion dans le présent. L'auteur venait d'avoir soixante-dix ans. Mais ce n'était pas encore le Bellow de la maturité. Le Bellow de la maturité, ou de la dernière maturité, était à peine sur le point de se cristalliser.

Dans un essai de 1991, Bellow citait Tchekhov : « Curieux, j'ai maintenant la manie de faire court. Quoi que je lise — mes œuvres ou celles des autres — cela ne me semble jamais assez bref. » Et il ajoutait : « Je suis profondément d'accord avec lui. » Le Bellow de la maturité a écrit trois courts romans (**Un larcin**, **La Bellarosa connection**, **Une affinité véritable**) et deux nouvelles (« En souvenir de moi » et « Au bord du Saint-Laurent »), l'ensemble ne totalisant guère que trois cents pages environ. Sans doute la brièveté est-elle un format obligé, jusqu'à un certain point. Car en cherchant des exemples comparables de longévité littéraire (Singer ? Welty ? Pritchett ?), on repère inévitablement la même tendance naturelle vers une écriture plus économe de ses effets.

Certes, le tableau peut encore changer (voir ci-dessous) ; et, à cet égard, la seule phrase à peu près utile des Mémoires totalement superflus de Harriet Wassermann, l'ancienne agente de l'auteur (**Handsome Is : Adventures with Saul Bellow**), est celle qui signale l'existence de deux romans inachevés encore susceptibles de voir le jour. Mais cette révélation frise l'insolence. Car si l'ouvrage de Wasserman (dont j'ai reçu des épreuves amputées de la dernière partie, ce qui n'améliorait pas la vision de l'ensemble) offre un survol rapide en comparaison du monument de James Atlas à paraître en 2000, **The Life of Saul Bellow**, il réveille brusquement mes instincts protecteurs. Entre autres choses, **Une affinité véritable** nous rappelle que le roman est le réel, la trace véridique. Comme l'observe le narrateur, Harry Trellman :

Votre intériorité devrait être — mérite d'être — un secret sur lequel personne n'a besoin de s'exciter. Comme la vieille blague... « Q : Quelle est la différence entre l'ignorance et l'indifférence ? — R : Je ne sais pas et je m'en fiche. »

Bien que Bellow ait parlé de « la lucidité plus ou moins plaisante » qu'on peut atteindre « en bout de course », ce n'est pas le genre de lucidité qui fait commerce d'apophtegmes, d'avertissements et d'autres « réponses » (« Plus personne ne s'attend à parfaire ses sentiments. Il faut abandonner l'idée de toute conclusion car ça ne fait plus partie du paysage. »). **Tout compte fait** était le joyeux titre d'un recueil de réflexions, mais la vie de l'imagination ne saurait parer aux assemblages qui s'avancent en toute confiance. L'auteur de **L'homme de Buridan** (1944) était beaucoup plus enclin aux affirmations et aux théories que celui de **Une affinité véritable**. Et tandis que **La planète de M. Sammler**, par exemple, présentait l'Holocauste comme un événement historique compréhensible, **La Bellarosa connection** lui dénie toute intelligibilité. La nouvelle « Au bord du Saint-Laurent » contient une image extrêmement juste : « Les infirmières du service de réanimation lui avaient dit que les écrans électroniques qui surveillaient son cœur avaient fini par épuiser leur stock de courbes, de dessins et de symboles et que, proches de l'extinction, ils n'affichaient rien d'autre que des points d'interrogation clignotants. » Le Bellow de la maturité avancée distille goutte à goutte, mais jamais la moindre goutte de sagesse. Ses facultés sont devenues négatives et se bornent à énoncer ce qui peut l'être en toute décence. Autant de méditations s'intéressent aux liens humains, notamment ou ouvertement à la consanguinité propre aux Juifs.

¹ Martin Amis reprend ici un passage du poème de W. B. Yeats, « Cap sur Byzance » [« Sailing to Byzantium »] : « [...] unless / Soul clap its hand and sing, and louder sing / For every tatter in its mortal dress [...] ». (N.d. T.)

Face aux tourments obsessionnels d'un réfugié d'Europe centrale, le narrateur de *La Bellarosa connection* lui conseille en silence de « laisser tomber » : « Joue américain. » Conseil frivole, certes, et symptomatique de la « puérilité américaine » qu'il décèle en lui-même •, mais cette possibilité jouit d'une bonne popularité. Défaits, hantés, les vieux survivants contemplant d'un air impuissant leurs enfants se couler dans le moule abrutissant d'une Amérique dominée par la culture de la chair. Les Juifs occupent une place centrale qui leur a été redonnée par le XX^e siècle ; mais ils se départent désormais de leurs traits identitaires, des liens qu'ils entretiennent avec le souvenir, de leur don pour la transcendance. Vers la fin de *Bellarosa*, le narrateur rencontre précisément un de ces Juifs américanisés qui se moque de sa sentimentalité d'une autre époque. Et le livre de se clore sur l'évocation superbe du poids de toute cette perte :

Imaginons que j'aie à lui parler des enracinements de la mémoire dans le sentiment, à l'entretenir des thèmes qui la concentrent et la retiennent; que j'aie encore à lui dévoiler le sens même de la rétention du passé. Lui dire : « Si le sommeil est oublié, l'oubli aussi est sommeil, et le sommeil est à la conscience ce que la mort est à la vie. Tant et si bien que même à Dieu les Juifs demandent de se souvenir — *Yiskor Elohim*. »
Dieu n'oublie pas, mais la prière surtout le requiert de se souvenir de tous les morts.

Les êtres aimés peuvent s'absenter sans mourir, et le Bellow de la maturité avancée multiplie les variations fleuries sur le thème de l'amour, de ses regrets, de ses chagrins, de sa nostalgie, de ses expériences mentales. En adoptant l'un et l'autre point de vue, d'ailleurs : qu'il me soit permis d'étouffer certains murmures en vogue et de trompeter haut et fort que personne n'écrit avec une connaissance plus intime des femmes que

Saul Bellow. Rappelez-vous Sorella, rappelez-vous Mrs. Adletsky; rappelez-vous Clara Velde, dans *Un larcin*, pleinement incarnée en une seule phrase (où l'usage de la virgule gagnerait à être examiné de près par les étudiants en économie littéraire) : « Sa bouche était très belle mais elle s'étirait énormément quand elle riait, quand elle pleurait. » Lorsqu'on est amoureux, ce qu'on a d'inné s'assouplit, et c'est ainsi que l'amour façonne le sujet. Dans « En souvenir de moi » et « Au bord du Saint-Laurent », ce façonnement remonte aux premiers émois de la jeunesse et se voit nuancé par une compréhension supplémentaire de la mort. La séductrice arnaqueuse, l'enfant étendu dans son cercueil, l'attente devant le bordel, le corps en travers des rails : Bellow nous fait sentir l'étreinte mortelle de ces agencements sans fioritures.

L'écriture *d'Une affinité véritable* est encore plus scrupuleuse que dans les romans qui viennent juste avant. On y remarque « le gombo urbain épais et desséché des ténèbres de Lake Street » -, on aperçoit une silhouette dans « le sein gris de la télé de la limousine » ; on croise une vieille milliardaire qui est « comme une chrysalide enveloppée de satin ». Mais après quatre-vingts ans de cohabitation passionnée, le rapport de l'écrivain à la langue s'est transformé en une espèce d'harmonie fraternelle. Le désir de la vaticination demeure vif, mais il se passe désormais de riffs et d'autres petits numéros d'accompagnement. La prose de Bellow demeure une source de plaisir constant parce qu'elle résiste manifestement à la fausse conscience. Elle joue franc jeu. « Je fais des rêves très variés, confie un de ses héros : des rêves d'angoisse, des rêves amusants, des rêves de désir, des rêves symboliques. Mais ce sont tous, cependant, des rêves efficaces qui vont droit au but. » Le Bellow de la maturité avancée ressemble à ces rêves : il va droit au but.

En écrivant cet article, j'ai reçu le premier numéro d'une nouvelle revue littéraire, *The Republic of Letters*, dirigée par Saul Bellow et Keith Botsford. Le premier texte est un nouveau récit de Bellow intitulé « *View from Intensive Care* » [« Vue d'un service de réanimation »], extrait d'« un ouvrage en cours² ». Reprenant certains éléments de « Au bord du Saint-Laurent », il décrit une visite médicale approfondie avec un détachement héroïque, terrifiant et presque comique. « Prendre note fait partie de ma description du truc. L'existence est — ou était — le truc. »

De fait, l'existence est toujours le truc. Tandis que ce nouveau récit déploie l'envergure du Bellow de la maturité avancée, il ne change rien au plan qualitatif. Il se passe beaucoup de choses dans ces nouvelles, avec leurs intrigues embrouillées (correspondant à des vies embrouillées) et leur art consommé de l'intensité formelle. Mais qu'est-ce qui explique leur extraordinaire puissance affective ? En lisant, on ne se contente pas de savourer des mots sur la page, des histoires, des personnages, des images ou des idées. On communique avec l'esprit de l'auteur. Ou, en l'occurrence, avec une partie de lui qui est encore plus fondamentale : son âme. Le prénom de Bellow, Saul, contient une faute typographique : le « a » devrait y être remplacé par un « o » pour conférer à cette âme toute sa valeur.

Observer, août 1997

² Ce texte a par la suite été incorporé au roman *Ravelstein* (2000), qui constitue à mon sens un chef-d'œuvre inégalé. Jamais auparavant le monde n'a entendu pareille prose : une prose d'une beauté frémissante et cristallisée. (Soit dit en passant, la biographie de James Atlas mentionnée plus haut s'est révélée une catastrophe morale : pleine d'hostilité et d'inexactitudes, mal écrite, on dirait qu'elle théâtralise sur six cents pages un complexe d'infériorité.)